LE DEVOIR

Retrouver le plaisir originel de l’écriture

Photo: Valérian Mazataud Le Devoir À travers l’humour, la nouvelle création de François Archambault explore le sens de l’héritage, la recherche de soi et la compréhension de la vie au-delà des contraintes matérielles.

Marie Labrecque

Collaboratrice

Publié le 26 avril
Théâtre

Quand il s’agit de créations québécoises, le créneau de la courte pièce présentée en formule 5 à 7 sert généralement de tremplin, de banc d’essai pour des artistes de la relève. Créé à La Licorne, *Possessions* fait donc exception à la règle, spectacle signé par deux artistes très bien établis : François Archambault et Catherine Vidal. C’est la première fois qu’une œuvre de l’auteur de *Tu te souviendras de moi* est montée par la metteuse en scène.

Pour le dramaturge, l’offre tombait à point, à un moment où il avait envie de légèreté. Après sa création *Pétrole* chez Duceppe et l’écriture de la télésérie *Anna et Arnaud* (diffusée à TVA en 2022), pour laquelle il avait organisé 15 rencontres avec une personne itinérante, il a connu une période de fatigue.
« C’étaient de gros sujets lourds, très prenants, les changements climatiques (https://www.ledevoir.com/changements-climatiques?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte) et l’itinérance, qui m’ont demandé beaucoup, explique François Archambault. Après, j’ai pris un an [d’arrêt presque complet]. Puis je me suis fait proposer des choses qui étaient peut-être un peu plus modestes, mais qui m’ont fait beaucoup de bien. »

Une pièce de marionnettes pour le Théâtre de l’Œil (*Monsieur Nicolas et la Lune*), la coécriture de *Faire le bien* avec Gabrielle Chapdelaine et une résidence d’écriture au Togo, il y a deux ans. Pour ce texte, *La maison de mon père*, il devait trouver un lieu dans la ville à partir duquel créer sa pièce. Ce qui a amené l’auteur à délaisser l’idée selon laquelle l’écriture doit émaner d’un sujet. « On dirait que dans ma façon d’aborder l’écriture, je suis un peu revenu à quelque chose qui ressemble plus à la pulsion de mes débuts. J’ai aimé l’idée d’écrire à partir d’une contrainte : les préoccupations qui t’habitent, les choses que tu as à dire ressortent, mais de manière un peu inconsciente. C’est l’inconscient qui travaille pour trouver la matière, le sujet. »

Pour créer *Possessions*, François Archambault avait aussi une contrainte de départ. Marc-André Thibault, le directeur du Théâtre Bistouri, producteur des 5 à 7, qui devait initialement interpréter la pièce (il a finalement eu un empêchement), avait envie que la conjointe de l’auteur, l’excellente comédienne Marie-Hélène Thibault, joue sa mère dans le spectacle. Jugeant leur différence d’âge un peu insuffisante, le dramaturge a finalement eu une idée, avec une touche magique, pour rendre la distribution crédible : « La mère est morte et prend le corps d’une femme plus jeune pour entrer en contact avec son fils. Je cherchais quelque chose qui me sorte un peu du réalisme, avec lequel je pourrais m’amuser. Je ne savais pas de quoi la pièce allait parler, puis je me suis rendu compte que ça traitait de mes préoccupations de parent ! »

Photo: Valérian Mazataud Le Devoir
François Archambault

Marc (Mathieu Richard, vu récemment dans *Bénévolat*), un pigiste qui cumule les petits boulots, peine à joindre les deux bouts, et un troisième enfant s'apprête à venir agrandir sa famille. L'anxieux rencontre une conseillère financière afin de gérer le très maigre héritage que vient de lui léguer sa mère. Mais le rendez-vous prend une tournure fort bizarre lorsque l'esprit de la défunte réussit à prendre possession du corps de Sandra. Désormais omnisciente, Hélène a constaté combien Marc peine à vivre et s'inquiète pour son avenir. Mère et fils tenteront de régler des choses à travers cette situation inusitée.

Désireux d'offrir un défi à Marie-Hélène Thibault, l'auteur a apporté une tension dramatique entre les deux personnages qu'elle incarne. Bataillant pour habiter le même corps, l'égoïste Sandra et l'altruiste Hélène sont donc aux antipodes. Femme forte et moderne pour son époque, cette dernière a passé sa vie à se dépenser pour les autres, jusqu'à se demander maintenant : ai-je négligé mon fils ?

Pour François Archambault, dont les propres enfants deviennent des adultes, la pièce pose notamment cette question : à quel point, comme parents, doit-on intervenir pour les soutenir ou, au contraire, les laisser se débrouiller par eux-mêmes ? « On est dans un monde difficile aussi. Alors on a envie de les aider ! Mais c'est une grande question, parce qu'on se dit : "Si j'aide trop mon enfant, je l'empêche de devenir débrouillard, adulte." »

Nourrie par les inquiétudes du dramaturge, *Possessions* laisse transparaître, mais en arrière-plan, le contexte social anxiogène : difficultés économiques des ménages, problèmes d'accès à la propriété… La légèreté du format n'empêche donc pas les préoccupations sociales d'Archambault d'émerger. « Je pense que ça, c'est un peu mon karma », s'esclaffe l'auteur de *La société des loisirs*.

Le créateur croyait au départ que son texte était surtout une comédie. « Et lorsqu'on a fait la première lecture, j'ai été un peu étonné de voir qu'il y avait des moments où ça devenait touchant. On dirait que ça m'avait échappé, en l'écrivant ! » Le spectacle, qui tournera dans une vingtaine de villes à l'automne, est déjà tellement populaire qu'il sera aussi repris à La Licorne l'an prochain.

Court long

François Archambault connaissait déjà de l'intérieur la formule du 5 à 7 : il avait traduit, pour l'Événement Québec-Écosse en 2014, une courte pièce de David Ireland (*La bienheureuse*) écrite pour ce concept de « *A Play, a Pie and a Pint* ». Une forme qu'il aime beaucoup. « J'en ai écrit plusieurs dans ma carrière, des courtes pièces. Mais ici, on est dans du court long [rires]. En une heure, on a de la place pour faire vivre des personnages et les faire évoluer. »

Le défi posé par cette écriture plus condensée, juge-t-il, est d'entraîner les personnages dans un voyage. « Il ne faut pas que [la situation] stagne. Je pense que dans une longue pièce, on peut avoir des moments où ça se dépose, varier un peu plus les tons. » Pour *Possessions*, l'auteur a bénéficié d'une suggestion de Marc-André Thibault : étaler le récit sur deux rencontres, au lieu d'une, comme prévu. « Et ça a été un super conseil : j'ai l'impression que la façon dont la pièce est construite, en deux parties, offre une ellipse qui permet une transformation des personnages. »

Photo: Valérian Mazataud Le Devoir
« J'en ai écrit plusieurs dans ma carrière, des courtes pièces, relate François Archambault. Mais ici, on est dans du court long [rires]. En une heure, on a de la place pour faire vivre des personnages et les faire évoluer. »

Stimulé par la contrainte, qui amène parfois un créateur « à se surprendre soi-même », l'auteur a envie de revenir au mode de fonctionnement du début de sa carrière. « On dirait qu'après la petite fatigue que j'ai ressentie, j'ai eu besoin de retrouver cette pulsion d'écrire, qui fait que j'ai du plaisir, de ne pas me

casser la tête. Et de faire confiance à l'imaginaire. C'est quelque chose que j'ai peut-être oublié par moments, mais qui m'a beaucoup accompagné dans l'écriture : de faire confiance à ce qu'on est en train de vivre. »

Retrouvez ici tous les textes du DMag, notre magasine culturel (https://www.ledevoir.com/magazine-culturel?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=boite_extra)

Lorsqu'il étudiait l'écriture à l'École nationale de théâtre du Canada (ENT), ses camarades et lui se questionnaient : « Est-on condamnés à se répéter comme auteurs ? Est-ce qu'à un moment, on épuise ce qu'on a à dire ? » Archambault ne sait plus qui avait donné cette réponse, mais « comme êtres humains, on continue de cheminer. Je ne suis pas le même homme qu'il y a 10-20 ans. Et j'ai d'autres préoccupations parce que je suis dans d'autres situations de vie. Alors si tu es connecté à ce que tu es, et que tu trouves un terrain de jeu pour inventer, cette histoire va être forcément teintée de ce que tu es en train de vivre ». L'écriture se renouvelle alors puisque l'auteur est ailleurs dans son rapport au réel.

Pour Archambault, retrouver cette confiance est plus porteur que d'essayer de déterminer quels sujets il devrait aborder parce qu'ils sont actuels. « Parfois, j'ai l'impression que c'est un piège. En fait, le plaisir est moins là. Et plus on a de plaisir à écrire, plus les acteurs vont en éprouver à jouer et plus les spectateurs pourront en avoir. Mais pour moi, "plaisir" ne signifie pas "superficialité". Quand je repense à mes années d'école, j'ai deux modèles. » André Brassard, *coach* sur sa pièce de finissant, lui a appris à élaborer ses personnages autour de leur faille, à être attentif à la blessure d'autrui. Il a aussi pu observer Robert Gravel à l'œuvre à l'ENT. « J'ai ces deux pôles : m'amuser comme Gravel, tout en étant conscient de la blessure comme Brassard. Alors j'essaie [d'équilibrer] les deux. »

Le dramaturge écrit un roman en ce moment. « Et je travaille encore dans cette optique, où j'ai eu une idée de départ vraiment bizarre. J'essaie de voir où ça me mène. » À suivre, donc.

Suggérés pour vous

Le corps d'un Québécois porté disparu est retrouvé dans les Adirondacks

Léo Dufour, 22 ans, était porté disparu depuis une randonnée dans la région du mont Allen, fin novembre.

(https://www.ledevoir.com/societe/878377/corps-quebecois-porte-disparu-est-retrouve-adirondacks)

Entre Coke diète et angelots en or, un Bureau ovale à l'image de Trump

Le sanctuaire présidentiel, couvert d'or et de tableaux, contraste avec le décor plus sobre de l'ex-président Joe Biden.

(https://www.ledevoir.com/monde/etats-unis/857644/entre-coke-diete-angelots-or-bureau-ovale-image-trump)

L’abolition d’une patrouille municipale sème l’inquiétude dans le Plateau

L’anxiété est à son comble au 3680, rue Jeanne-Mance, sur le Plateau Mont-Royal.

(https://www.ledevoir.com/societe/878353/abolition-patrouille-municipale-seme-inquietude-plateau)